

Brouillon de culture

Pascale Navarro

Volume 1, numéro 2, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10592ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Navarro, P. (2005). Brouillon de culture. *Entre les lignes*, 1(2), 8–8.

Brouillon de culture



Les librairies sont prêtes pour Noël, le Salon du livre de Montréal semble combler tous les appétits, même un rapport de l'Observatoire de la culture et des communications du Québec déclare que la santé du livre québécois est meilleure que prévu. Bref, tout paraît aller merveilleusement bien dans le monde du livre. Pourtant, on ne peut pas, cet automne, passer à côté du débat sur la critique. Parlons-en donc. Plusieurs journalistes et artistes ont déjà exprimé leur mécontentement cette saison, reprochant aux émissions culturelles de privilégier la célébrité avant l'expérience; faisant de la dernière star en vogue la meilleure personne pour parler, par exemple, du nouveau Michel Tremblay. D'ailleurs, certains ont aussi reproché à *Entre les lignes* de mettre en couverture des gens qui ne sont pas écrivains ou, pire, des vedettes. Mais ne mélangeons pas les choses : la présence d'un visage connu en première page n'exclut en rien la critique ! Au contraire, elle y a sa place, à côté d'autres sujets, parce qu'elle est essentielle à une vie littéraire bouillonnante.

La critique est nécessaire comme l'ont dénoncé certains : si vous voulez faire évaluer votre voiture, allez-vous voir un dentiste ? Non, vous privilégiez l'expérience, le métier, la « spécialisation ». Pourquoi le même principe ne s'applique-t-il pas en littérature ? Mystère.

On entend dire que les livres sont mieux servis par des gens « passionnés », même s'ils ne connaissent pas l'œuvre de l'auteur qu'ils lisent. Or, les critiques littéraires aussi sont des gens passionnés ! Je n'en connais pas de blasés ni paresseux : quelques-uns se sont peut-être déjà plu à démolir des auteurs au lieu de s'en tenir à leurs livres, mais ces écarts sont rares ; pourquoi alors ne pas reconnaître la profession ?

Au-delà des querelles qui, bien que justifiées, cessent aussitôt la poussière retombe, il faut se poser des questions sur notre façon de concevoir la culture et la littéra-

ture ; socialement, qu'est-ce que ça veut dire qu'un peuple entier ne supporte pas, voire « évite » le moindre commentaire critique ? Que des diffuseurs et réalisateurs en médias électroniques (à une ou deux exceptions près) ne trouvent plus essentiel d'accorder du temps pour une analyse, une comparaison, une mise en perspective ? On le fait pour la politique, l'économie, l'actualité, mais pour la culture et la littérature, jamais.

L'élitisme, que l'on reproche souvent aux gens qui aiment la culture, est un point de vue aussi borné que le populisme. Entre les deux extrêmes, il y a de la place pour faire connaître la culture et la littérature avec professionnalisme, respect et le souci de divertir le public.

Ainsi, le milieu littéraire se réjouissait en début de saison de l'arrivée en ondes d'un nouveau magazine sur le livre, et avec raison ! Mais *M'as-tu lu ?*, sur la chaîne publique de Télé-Québec, a eu la tâche délicate de devoir combler toutes les attentes des amateurs de livres de la province. L'émission se propose de rendre dynamique un milieu que l'on pense souvent austère (ce qui est complètement faux). Tant mieux, et j'avoue que l'habillage visuel de l'émission et son montage sont pleins de vie et de pertinence. Mais on peut regretter le manque de point de vue critique et de mise en perspective : comment peut-on expédier un roman ou un essai en deux minutes ? Même en étant le plus concis possible, personne ne peut faire de miracle.

Cela ne fait que confirmer que nous avons socialement peu d'exigences en ce qui a trait aux livres et à la littérature. On se contente trop souvent d'anecdotes, et on oublie la réalité : l'intérêt pour la littérature se « développe », et cela exige un minimum de temps. Or, le temps coûte cher à la télé. Mais il y a des choses « inutiles » en termes marchands qui sont vitales pour la vie d'une société. Y en a-t-il qui le croient encore ?

PASCALE NAVARRO